

RUTH
RENDELL

**CELLE QUI
SAVAIT TOUT**

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JOHAN-FREDERIK HEL GUEDJ



Titre original :
THE GIRL NEXT DOOR

Éditeur original :
Hutchinson, Random House, Londres

© original : Kingsmarkham Enterprises Ltd., 2014
ISBN original : 978-0-09-195883-1

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, février 2016

ISBN : 978-2-84893-240-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com
www.ruthrendell.fr

CHAPITRE 1

Il était bel homme. Un beau petit garçon, comme l'appelaient sa mère : en effet, il avait cinq ans lorsqu'elle faisait déjà l'éloge de son apparence. Avant cet âge, il recevait les compliments nécessairement réservés aux enfants : « Un bébé magnifique » et « Il n'est pas mignon ? » Son père n'était jamais là. Il avait quitté l'école à quatorze ans – à l'époque, c'était possible – pour aller travailler dans un jardin maraîcher, un abattoir et, finalement, dans une fabrique de cosmétiques. La fille du patron était tombée amoureuse de lui. Il était alors déjà âgé de vingt ans, donc ils s'étaient mariés. Le père d'Anita l'avait menacée de cesser de lui verser l'argent que sa grand-mère lui avait légué, mais en fin de compte ce cœur tendre était trop sensible pour passer à l'acte. Il ne s'agissait pas d'une très grosse somme, pourtant cela suffisait pour s'acheter une maison dans le quartier de The Hill, à Loughton, à seulement dix-huit kilomètres de Londres, mais c'était presque la campagne. Woody, comme l'appelaient sa mère et son épouse, un surnom que lui avait inventé un camarade du collège, détestait travailler, et il avait décidé que cela ne lui arriverait plus jamais de sa vie. Il leur restait assez d'argent pour vivre, mais il ignorait si cela suffirait jusqu'à la fin de leur vie. Il n'avait que vingt-trois ans.

CELLE QUI SAVAIT TOUT

En ce temps-là, il fallait se marier. Il n'y avait pas trente-six solutions. Vivre à deux, ce n'était pas loin d'être un crime. Pendant deux ans, ils furent assez heureux. Sa mère à lui étant décédée, il avait hérité de sa maison et d'une petite somme d'argent. Ensuite, son père à elle était mort. Les gens mouraient bien plus jeunes, dans les années 1930. Fille unique, c'était son tour d'hériter du patrimoine parental, et cette fois la somme se révélait nettement supérieure à ce qu'avait perçu Woody. Ne travaillant pas, ce dernier était tout le temps au domicile. Il estimait devoir surveiller sa moitié de près. Elle allait tout le temps à Londres s'acheter des vêtements, se faire coiffer, partait le week-end – racontait-elle – chez des amies qui avaient fréquenté le même collège, et qui étaient à présent mariées. Il n'était pas invité.

Une femme venait se charger du ménage. Woody considérait que son épouse aurait pu s'en occuper, et il le lui avait dit, mais il ne pouvait empêcher la chose. C'était elle qui payait. Elle ne s'occupait même pas de l'enfant, s'en souciait très peu, à ce qu'il pouvait voir. Un jour il avait lu quelque part, qu'autrefois, soixante ou soixante-dix ans plus tôt, le Parlement avait voté une loi permettant aux femmes mariées de conserver les sommes qui leur appartenaient. Avant ce vote, elles étaient tenues de les reverser à leur époux. Il avait cette loi en horreur. Que la vie avait dû être parfaite, quand tout l'argent revenait aux hommes.

Lorsque la guerre éclata, il avait trente ans. Il était menacé de l'horrible possibilité de se trouver appelé sous les drapeaux. Mais il eut un coup de chance. Il expliqua au médecin qu'il voulait savoir s'il était en parfaite condition physique afin de pouvoir s'enrôler. Il avait une préférence pour la marine. Il se sentait bien, se sentait toujours bien, il ne souffrait de rien – malheureusement. Mais le docteur lui trouva un souffle au cœur, conséquence, précisa-t-il, de la pneumonie qu'il avait contractée enfant. Woody se souvenait de cette pneumonie, se souvenait surtout de l'anxiété et de la terreur de sa mère. Toutefois il ne se tenait plus de joie, trop reconnaissant de pouvoir tant compter sur son cœur. Devant le praticien, il prit un air chagriné et lui dit sur un ton de regret qu'il se sentait très bien et vivrait sans nul doute centenaire.

CELLE QUI SAVAIT TOUT

Une foule d'amis de son épouse venaient tout le temps à la maison. L'un d'eux était en uniforme. Il n'était pas aussi bel homme que Woody, mais l'uniforme présentait sans nul doute un grand attrait. Un autre jeune homme qui résidait à proximité était souvent là, dans la cuisine de Woody, occupé à se préparer un thé ou à boire dans le salon de Woody avec la femme de ce dernier. Il ne payait guère de mine, celui-là.

« Tu juges tout le monde sur son apparence, lui répliqua son épouse. Pour toi, c'est tout ce qui compte.

– Je t'ai jugée sur la tienne. Qu'aurais-je pu te trouver d'autre ? »

Si son épouse avait voulu lui être infidèle, elle n'avait nulle part où aller. Mais l'amour, ou ce qui s'y apparente, se trouvera toujours un moyen. Comment savait-il où elle se rendait réellement, lors de ces visites à de vieilles amies de son école qu'il n'était pas censé lui refuser ? Sa moitié avait les cheveux roux et des yeux d'un bleu profond ; son ami, celui qui portait l'uniforme, des yeux de la même couleur et des cheveux châtain clair. Une après-midi, Woody entra dans la cuisine pour prendre de l'argent dans une boîte à biscuits, afin de payer Mme Mopp – en réalité, elle s'appelait Mme Moss, mais Mme Mopp, alias Mme Boniche, c'était un nom rigolo, alors que Mme Moss, pas du tout. Elle se trouvait juste derrière lui, trop rapace avec ses sous, songea-t-il, pour quitter Woody des yeux. Sa femme était assise à la table de la cuisine, main dans la main avec l'autre type en uniforme. Sa main à elle était posée sur la nappe en toile cirée importée d'Amérique et celle de l'homme était posée sur la sienne, la gardant là. Dès que Woody entra, ils les retirèrent précipitamment, mais pas assez vite. Woody paya Mme Mopp et sortit, sans rien dire au duo, et ils restèrent assis là, les yeux baissés.

La colère de Woody était froide. Froide et lente. Mais une fois qu'elle était là, elle montait progressivement et elle s'emparait de son esprit tout entier. D'emblée pourtant, il avait compris qu'il ne pourrait rester en vie tant que ces deux-là seraient en vie. Au lieu de dormir, il resta éveillé dans le noir et revit leurs deux mains : celle d'Anita, blanche et fine, avec ses ongles longs et taillés en pointe, vernis de rose pastel ;

CELLE QUI SAVAIT TOUT

celle de l'homme, brune, tout aussi bien proportionnée, les doigts légèrement écartés. D'ordinaire, Woody se souciait du troisième membre de la famille. Il doutait qu'Anita s'en soucie. Elle ignorait l'enfant. Un jour, il l'avait vue courir dans le couloir, vers la porte d'entrée, sans même voir le petit garçon. Elle l'avait bousculé, en plein jour, l'avait renversé sans lui faire de mal, mais l'avait laissé se relever tout seul, et il avait fondu en larmes. C'était sûr, sa mère ne lui manquerait guère, à ce petit, trop content qu'il serait d'en être débarrassé.

Avant de faire ce qu'il avait l'intention de faire, Woody prit le reste de l'argent de la boîte à biscuits et le rangea dans une autre, plus petite, qui avait contenu du cacao. La boîte à biscuits, décorée de sablés de formes diverses, était assez grande, peut-être longue d'une trentaine de centimètres par une vingtaine de centimètres de large, et haute de huit. Elle serait assez grande, car ils avaient de petites mains. Anita ne cessait d'aller et venir, avec l'homme en tenue kaki et peut-être aussi avec l'autre, qui portait des vêtements civils. Celui-là, Woody s'en moquait. Il disparaîtrait de la circulation en même temps qu'Anita et ne viendrait plus jamais prendre de ses nouvelles. Mme Mopp entra et entama le ménage. Ils se parlaient rarement. Il n'y avait rien à dire. Le garçon allait à l'école et pouvait s'y rendre tout seul ; il y était obligé, il le savait, et il était inutile de discuter. Il adressait la parole à Mme Mopp et semblait l'apprécier, mais cela ne présentait aucun intérêt aux yeux de Woody. Ce dernier pensait beaucoup à l'argent d'Anita – cela prenait du temps, d'y penser, et cela le retardait dans ce qu'il avait à faire. Il devait y avoir un moyen de la convaincre de transférer ces milliers de livres qu'elle possédait – et il y en avait un bon paquet de milliers – sur son compte en banque, mais elle avait l'esprit soupçonneux.

« Je n'ouvrirai pas de compte joint avec toi, Woody, lui avait-elle répondu. Pourquoi tu veux en ouvrir un ? Non, ne réponds pas. Ce sera sûrement pour une de tes espèces de combines, encore une de tes petites manigances. Alors c'est non. »

CELLE QUI SAVAIT TOUT

Dommage, mais cela ne l'arrêterait pas. Rien ne l'arrêterait. Il n'avait rien pu faire de mieux que mettre la main sur son chéquier et se libeller un chèque de cent livres. Davantage, cela éveillerait les soupçons. En réalité, il n'avait eu aucune difficulté pour l'encaisser, aussi, il avait regretté de ne pas avoir inscrit deux fois ce montant. Et maintenant, il était obligé de passer à l'acte, avant qu'elle ne reçoive son relevé bancaire.

Woody ne pensait jamais aux premiers temps de leur vie commune. Il ne pensait pas à ce qu'il avait jadis appelé leur « romance ». Il ne revenait jamais ne serait-ce qu'au passé récent, disant à qui voulait l'entendre : « C'est fini, je ne reviens pas en arrière. À quoi ça sert de ressasser ? » Quelle que soit la manière dont il procéderait, il ne faudrait pas de sang. Il dit à Anita qu'il allait chez sa tante Midge, à Norwich. Elle était souffrante et lui léguerait probablement son argent – un motif de visite auquel sa femme croirait sûrement. Une fois débarrassée de lui, il supposait qu'Anita et l'homme en tenue kaki partageraient le même lit, très certainement son lit à *lui*. Il serait de retour aux petites heures du matin.

Et il ne s'était pas trompé, bien sûr. Ils étaient bien là, profondément endormis. Ayant fermé la porte à clef derrière lui, il étrangla l'homme en premier, parce qu'Anita, une femme menue, n'était pas de taille face à lui. Ensuite, la poursuivant dans la chambre, il l'avait plaquée au sol et s'était servi avec elle de la même ceinture en cuir. Ce fut vite terminé. Le seul sang versé était le sien, là où ils lui avaient tous les deux infligé quelques griffures, et il y en avait très peu. Son expérience des abattoirs lui fut très précieuse pour leur sectionner la main droite et la main gauche. Avant de disposer les deux dans la boîte à biscuits, il retira l'alliance et la bague de fiançailles d'Anita. Ce serait un petit plus. Quand il avait calculé la somme d'argent qu'il pourrait récupérer, il avait oublié les bagues. Bien sûr qu'il réussirait à les vendre. Il pourrait partir très loin, dans le Devon, au sud, ou en Écosse, au nord, trouver un bijoutier qui lui donnerait pas mal d'argent pour la bague sertie d'un diamant. Anita se l'était achetée elle-même. Elle avait d'envie d'une bague montée d'un diamant et il n'avait pas les moyens de lui en payer une.

CELLE QUI SAVAIT TOUT

On était en octobre, cela valait mieux que l'été, il n'avait pas besoin de se presser pour se débarrasser des corps. Maintenant qu'il en avait prélevé les mains coupables, ces mains qui s'étaient étreintes, il ne comprenait plus trop pourquoi il avait commis ce geste. Pour les regarder ? Pour se remémorer sa vengeance ? Mais ces mains enlacées, c'était le passé, et on était maintenant dans le présent. D'ici un jour ou deux, il ne l'ignorait pas, il n'aurait plus aucune envie de contempler ces mains-là. Ce qu'il pourrait toujours faire, ce serait les enterrer : il lui suffirait de les savoir là, cachées, et de se rappeler à qui elles avaient appartenu. Il roula les corps dans des draps et les ligota avec de la ficelle de jardinage.

Pendant qu'il s'affairait, l'enfant dormait. Le petit n'avait alors que neuf ans ; il était assez grand pour avoir vu tout ce qui s'était passé sans pour autant avoir tout compris. Il faudrait se débarrasser de lui, Woody le savait. Non qu'il ait l'intention de lui réserver le même sort qu'il venait de faire subir à Anita et à son amant. Michael était son fils, ça il le savait, tout le monde le savait, car l'enfant avait la chance de très fidèlement lui ressembler. Sans rien éprouver qui s'apparente à de l'amour pour lui, il conservait néanmoins un lien du sang avec ce garçon. Michael était à *lui*, et maintenant que sa mère n'était plus là, il était le seul être humain qui lui restait au monde. Il pouvait s'organiser afin de ne plus jamais le revoir (ou très rarement), mais verser le sang de cet enfant, pour le formuler ainsi, c'était impensable.

Il avait remisé les corps, dans le linceul de leurs draps, à l'intérieur de la cabane de jardin et les avait recouverts de bois de chauffage. Le couvercle de la boîte à biscuits se fermant hermétiquement, il n'en émanait aucune odeur. Il la rangea dans la penderie d'Anita, sous toutes ces robes qu'elle n'arrêtait pas d'acheter, mais il savait qu'il devait lui trouver une dernière demeure, un lieu de rangement permanent. Il couchait dans la chambre où il les avait tués et posait parfois le regard sur cette boîte, mais sans jamais se risquer à en retirer le couvercle. Le processus de décomposition ayant dû commencer, il redoutait ce qu'il verrait et sentirait s'il le soulevait.

CELLE QUI SAVAIT TOUT

Depuis deux mois, il savait où allait Michael quand il sortait jouer avec le fils Johnson, le fils Norris, ces Batchelor de Tycehurst Hill, la jolie Daphne Jones et la petite Rosemary quelque chose. Il savait qu'ils jouaient sous terre. Il regarda son fils franchir The Hill. Il attendit une demi-heure, puis il traversa la route jusqu'à l'entrée des souterrains. Les enfants étaient là, mais de l'endroit où il se tenait, il ne pouvait les voir. Il leur hurla :

« Je sais que vous êtes là-dedans. Sortez maintenant. Vos jeux, c'est terminé. C'est l'heure de rentrer chez vous, et faut plus revenir. Vous m'entendez ? »

Ils l'avaient entendu. Un par un, ils sortirent. Daphne resta en arrière, pour souffler les bougies. Elle fut la dernière à partir et, là, ayant posé le pied sur l'herbe humide, elle le gratifia de son sourire mystérieux, en détournant la tête.

Le lendemain, un policier vint. Il souhaitait parler à Mme Winwood. Woody lui débita l'histoire qu'il avait préparée. Son épouse, souffrante, était partie chez une cousine à la campagne, en convalescence. Le policier n'expliqua pas pourquoi il voulait parler à Anita, ou s'il avait des soupçons. Il repartit.

Envoyer le gamin chez tante Midge, il ne fallait pas y songer – elle était trop vieille et trop pauvre –, mais Zoe, sa cousine éloignée ? Elle ne pouvait avoir d'enfants et répétait qu'elle en mourait d'envie, Dieu sait pourquoi. Elle envisageait l'adoption mais n'avait pas encore pu trouver le bon enfant. Elle avait vu Michael deux ou trois fois et se pâmait pour lui, comme c'était le cas chez certaines femmes. L'adoption, c'était facile : il fallait plus ou moins obtenir le consentement des parents et on prenait le gamin en charge. Zoe venait de se marier, un peu tard mais cela n'importait guère, et elle avait un paquet d'argent. Elle désirait tellement récupérer ce gamin qu'elle ne voulait nullement savoir où était Anita, ou même si elle était partie. La chose fut vite arrangée.

Le jour venu, il était si impatient d'avoir la maison pour lui tout seul qu'il conduisit le gamin à la station de métro très tôt le matin et le fourra pour ainsi dire dans le train à destination de Lewes. Il avait oublié les sandwiches qu'il avait préparés, les avait laissés sur le comptoir de la cuisine. Mais

CELLE QUI SAVAIT TOUT

le garçon n'aurait eu aucune envie de manger des sandwiches au beau milieu de la matinée. En regardant son fils partir, Woody n'avait eu qu'un seul regret. Perdre de vue un si beau gamin, cela lui semblait dommage. Il monta dans un bus et en descendit quand le chauffeur s'engagea dans Knightsbridge. Un bijoutier, dans une boutique constellée de bagues et de colliers de perles, lui racheta les bagues de mariage et de fiançailles d'Anita pour près de mille livres. Suffisant pour s'acheter une belle maison, sauf qu'il n'avait pas envie de maison. Il en avait une et la vendrait dès que la guerre serait finie. Le bijoutier ne lui posa pas de questions.

Woody était libre. L'était-il vraiment ? Pas tant que les cadavres restaient couchés sous le bois de chauffage dans l'abri de jardin. D'ailleurs, il avait le regard tourné vers eux quand Mme Mopp descendit dans le jardin le prévenir qu'un officier de police demandait à le voir. Il rabattit la porte et la ferma à clef. Pas un policier cette fois, mais deux. Son épouse était gravement malade, leur expliqua-t-il, et il partait pour le Yorkshire la rejoindre, plus tard dans la journée. Ils eurent l'air d'accepter cette explication, mais ne répondirent rien quand il leur demanda, en tremblant intérieurement, ce qui les poussait à lui poser ces questions.

Pas tant qu'il aurait cette main blanche et cette main brune dans la boîte à biscuits. De cette dernière, il put se débarrasser sans mal, en la dissimulant dans un endroit où lui seul serait capable de la retrouver lorsque ce serait le moment de contempler à nouveau ces mains, de se souvenir. Depuis qu'il avait chassé cette bande de gamins, personne n'était revenu et maintenant c'était l'hiver, trop froid et trop humide pour qu'on aille s'aventurer dans les souterrains. Par une soirée de novembre, froide, humide et d'un noir d'encre, il avait braqué sa lampe torche sur les marches qui descendaient vers les souterrains et suivi le faisceau de lumière, la boîte à biscuits sous le bras. Malgré le sol bâché, les lieux étaient entièrement détrempés, et il n'y avait pas d'autre bruit que le lent goutte à goutte régulier de l'eau sur l'eau. Il devait faire attention. S'il glissait et tombait, et s'il devait appeler à l'aide, avec ces deux mains-là entre ses mains, il aurait l'air fin. Le retrouverait-on jamais ?

CELLE QUI SAVAIT TOUT

Il se tenait immobile, il réfléchissait, le regard fixé sur un trou profond, par où l'eau jaunâtre épaissie d'argile semblait se vider. Il avait du mal à en voir le fond, sachant seulement que, par là, le liquide trouvait une voie d'écoulement. Posant la torche sur le bord du trou, il s'accroupit et laissa glisser la boîte depuis le rebord. Le faisceau lumineux lui permit de voir qu'elle avait glissé tout au fond de cette mare boueuse, que son poids lui avait permis de contourner un obstacle et puis elle avait disparu de son champ de vision. En se relevant, il glissa un peu et fit tomber la torche dans le trou. Ce fut l'obscurité absolue. Il se retourna, s'efforça de garder son calme, de ne pas paniquer, et progressa péniblement, en plaçant précautionneusement un pied devant l'autre, s'agrippant des deux mains aux épaisses touffes d'herbe qui poussaient ici et là sur les parois crayeuses. Une faible lumière pointa loin devant lui, ce devait être le halo de la lune, puisqu'il n'y avait pas de réverbères. Il gravit tant bien que mal les marches glissantes, dérapa une fois, deux fois, jusqu'à ressortir enfin sur l'herbe, dans le pré – et là il put voir la source de cette clarté, une lune ronde et pleine.

Au clair de lune, il put constater qu'il était maculé de boue, de souillures jaunes, sur les mains et les bras, sur les pieds et son pantalon, jusqu'à mi-cuisse. Il n'y avait personne dans les parages. Peu de monde dehors, en ces soirées de guerre. Et c'était le silence, pas une lumière visible, pas une note de musique audible, pas une parole prononcée, pas un pleur d'enfant. En ouvrant le portail et en se coulant dans le jardin, il jeta un œil chez les Jones, les voisins d'à côté, vers le pâle rai de lumière qui perçait au pied du rideau tiré, à cause du black-out, et qui devait être celui de la chambre de Daphne. La jolie Daphne – si seulement elle était un peu plus âgée et si elle avait de l'argent, elle aurait pu devenir sa prochaine femme.

Il s'introduisit dans la maison par la porte de derrière, lança un regard vers la remise depuis le seuil. Quelle manière ce serait de se sortir de ses difficultés, de transporter ces corps de l'autre côté de la rue, celui de l'homme et celui de la femme, et de les laisser glisser au fond du trou où il avait laissé glisser leurs mains. Mais non, impossible. On le verrait.

CELLE QUI SAVAIT TOUT

Il n'avait pas de voiture, ne savait pas conduire. Il fallait renoncer à cette idée et le seul moyen serait de les détruire par le feu avant que la police ne revienne fouiller les lieux.

Ce fut seulement après que le feu eut calciné les cadavres et ravagé le jardin qu'il se rendit compte qu'il ne pourrait jamais hériter de l'argent d'Anita, car personne n'aurait aucune preuve de sa mort. Officiellement, pour la police, les avocats ou la famille, jamais elle ne pourrait mourir. Il n'y aurait pas de certificat de décès, pas d'enterrement, pas de testament, pas de faire-part. Il se regarda dans le miroir et songea, ma fortune, c'est mon visage, souviens-toi toujours de ça. Un gros titre de journal lui apprit que le poste de police de Woodford, situé à seulement quelques miles de Loughton, avait été détruit, frappé de plein fouet par une bombe. De nombreux policiers avaient été tués et Woody se demanda si c'était la raison pour laquelle les forces de l'ordre avaient négligé de revenir le voir. Ils l'avaient oublié, et ils le laissaient tranquille. Personne ne l'appela plus jamais Woody.